

Carrefour de savoir : Interculturalité et engagement social



Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert

08 Février 2018

Numéro 03

435 Rue du Roi, Québec (Québec) - G1K 2X1 – Téléphone : (418) 525-6187 poste 221
Télécopieur : (418) 525-6081 – Courriel : carrefour@capmo.org
Site Internet: www.capmo.org

Le vivre-ensemble au Québec : période de crise, de vide, de transition ou de renouvellement ?

Conférence de Gérard Bouchard, Montmartre canadien, 8 février 2018

Organisée par le Parvis de Québec et le Montmartre canadien

Ce que je voulais faire avec vous ce soir c'est aborder une question qui est immense et à laquelle sont confrontées la plupart des sociétés, la plupart des nations d'aujourd'hui y compris le Québec bien sûr. Nous savons que ce qui permet à une nation de vivre, ce qui tient les gens ensemble, ce qui les mobilise autour de grands idéaux et ce qui nourrit les motivations de chacune des nations, c'est un ensemble de valeurs fondamentales, universelles, auxquelles normalement les nations adhèrent. On peut en fait le voir dans l'histoire des nations, chacune s'est caractérisée de cette façon. Elles n'ont pas toujours été fidèles à leurs grands idéaux, c'est sûr, mais enfin les grands idéaux étaient là quand même. La question que je veux aborder avec vous est la suivante : « Quelle est la situation de ces grandes valeurs fondamentales dans les nations d'aujourd'hui ? Quelle est leur situation et quelles sont les perspectives qui se présentent ? »

Je vais commencer avec une notion très simple et avec laquelle je travaille beaucoup, c'est la notion de fondement symbolique. Je crois que tout lien social, qu'il s'agisse des familles, de parentés, de communautés, de villages, des villes, des régions, même si les organisations comme les clubs sportifs par exemple, je crois que tout lien social pour exister doit reposer sur un fondement symbolique. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Je veux dire l'ensemble des symboles qui permettent à des gens de communiquer, de s'allier, de collaborer, de s'engager dans des causes communes, de se comprendre et d'échanger pour fabriquer des consensus. Cela veut dire que vous parlez la même langue, que vous adhérez aux mêmes valeurs, cela veut dire une conception du passé qui est une mise en scène rétrospective de ces valeurs et de la poursuite que les nations en font; cela veut dire un ensemble de codes culturels et de traditions qui sont partagés par les membres d'une société, d'une collectivité, et qui font que cette collectivité en est vraiment une, qu'elle peut bouger, qu'elle peut se mobiliser, etc. Donc le fondement symbolique.

Évidemment, la composante principale du fondement symbolique d'une société, c'est le corpus de valeurs dont il est le véhicule. Je vais introduire un ensemble de concepts que vous connaissez déjà, qui en général sont l'objet d'une conception négative et pas tout à fait exacte. C'est le concept du mythe.

Qu'est-ce que c'est qu'un mythe ?

Dans la langue courante, c'est soit quelque chose d'inoffensif, c'est une fable, c'est un récit qu'on destine aux enfants pour les émerveiller; ou bien, c'est un mensonge, c'est une tentative de manipulation des populations. Tout de suite on pense au nazisme, aux génocides, etc. En effet, le mythe peut servir à cela. Ce sont des figures du mythe qui sont bien connues et qui sont incontestables. Le mythe a servi à des fins désastreuses. Mais l'autre face du mythe est complètement différentes. Quand on parle par exemple des grands mythes fondateurs de l'Occident, on ne se réfère pas à des mensonges ou à des tentatives malignes de manipulation. On se réfère au contraire à ce que l'Occident a imaginé de plus noble et de meilleur. On pense à l'humanisme, à la Renaissance, au mouvement des Lumières avec l'apologie de la rationalité pour combattre les superstitions; on pense à la démocratie, à l'idéal de l'égalité, au progrès, à la justice sociale, à l'équité. Tout cela ce sont des grands mythes fondateurs de l'Occident. Alors voyez qu'en ce sens là le mythe peut revête une signification complètement différente qui est tout à fait positive et louable.

C'est dans ce sens que je vais utiliser le concept de mythe. Et quand j'ai parlé de l'humanisme de la Renaissance, du mouvement des Lumières, il ne faut jamais oublier aussi un autre parcours par lequel les grands mythes d'Occident sont nés, c'est celui de la chrétienté. Elle est une autre trame à côté de la trame des nations qui a contribué à créer de très grands mythes dont plusieurs d'ailleurs se sont fondus dans ceux des nations. C'est une chose tout à fait remarquable.

La première question qu'il faut se poser, c'est comment naît un mythe national ? Comment naît un grand mythe ? Je rappelle qu'un mythe est une valeur pas comme les autres. La ponctualité c'est une valeur, la politesse aussi, mais pourquoi on n'appelle pas ça des mythes ? C'est parce que les valeurs mythiques sont entourées d'une sorte de sacralité. Il y a quelque chose de sacré quand on parle du mythe; il y a quelque chose de transcendant.

Voici un exemple : « L'égalité des races » est un mythe extrêmement puissant qui apparaît récemment. Au 19ème siècle, on prônait le contraire, qu'il y avait des races supérieures et des races inférieures. Mais avec le 20ème siècle, à peu près toutes les nations ont adhéré à la notion de l'égalité des races comme étant un mythe fondamental. Et comment voit-on que c'est un mythe fondamental ? C'est lorsque quelqu'un transgresse le mythe, c'est tout de suite accompagné d'une sanction extrêmement sévère, d'une réaction très énergique.

Si vous êtes un conférencier qui allez en Afrique du sud, vous n'oserez pas vous en prendre à la notion d'égalité raciale, vous ne ferez pas cela non plus dans des États du Midwest américain. Le mythe est quelque chose de sacré et la transgression entraîne une sanction parce qu'il y a eu profanation. Un autre exemple qu'on peut prendre est le mythe de l'égalité entre les hommes et les femmes qui est lui aussi un mythe relativement récent. Jusqu'aux années 1950, ce qui prévalait c'était encore la vieille notion que l'homme était supérieur à la femme. Et même encore aujourd'hui, je ne suis pas certain que tout le monde en est convaincu, mais parce que c'est devenu un mythe, personne ne va oser contredire ce mythe. En tout cas ceux qui essaient de le faire sont sévèrement punis.

Le mythe c'est quelque chose d'extrêmement puissant. Prenons l'exemple de la nation, c'est une forme symbolique qui est associée à une société, à un État, mais la nation elle-même est un mythe extrêmement puissant. Il y a des jeunes à toutes les générations qui sont disposés à aller sacrifier leur vie pour défendre la nation au nom de l'honneur de la nation. On ne va pas cracher sur la tombe d'un soldat inconnu, c'est tout de suite une profanation extrêmement extraordinaire. C'est un peu comme un crime. On ne va pas faire la fête dans un cimetière militaire, il y a une sacralité associée à ce lieu. Il existe deux types de sacralité, il y a une sacralité qui est séculière et il y en a une qui est religieuse. Sacralité séculière comme le mythe de l'égalité homme-femme, comme celui de l'égalité des races, le mythe de la liberté ou de la justice sociale.

En général, à l'origine de l'histoire d'un mythe, il y a un événement mémorable qui a été vécu par une société soit comme la source d'une très grande souffrance dont elle va toujours se rappeler avec émotion, soit un exploit dont elle va se glorifier éternellement. Ces événements, j'appelle cela des ancrages et ceux-ci vont ensuite donner lieu à l'émergence de valeurs. Alors une société qui a vécu sous la dictature, va développer un culte de la liberté et cela sera plus que rationnel, cela va baigner dans une émotion profonde à cause des souffrances dont la privation de liberté a accompagné le destin de ces sociétés. La même chose par exemple en Angleterre, avec la victoire de Trafalgar, des grandes conquêtes économiques, etc. , ont été l'ancrage et ont donné lieu à une valeur beaucoup moins sympathique, c'est-à-dire l'idée de la supériorité de la race britannique dans le monde. Mais c'est exactement le même parcours, c'est exactement la même mécanique. Donc un mythe n'est pas un récit, mais il a besoin de reposer sur un récit pour acquérir une force, être promu et s'imposer dans une population. On pourrait reprendre l'exemple de toutes les nations et la plupart des mythes nationaux et on verrait ce même schéma se répéter.

À propos du Québec, par exemple, c'est la Conquête de 1760. C'est l'ancrage d'une émotion très profonde qui a survécu jusqu'à aujourd'hui et qui a motivé toutes sortes de comportements pour s'affranchir des vestiges du colonialisme britannique, pour acquérir plus d'autonomie politique, pour devenir souverain, etc. , pour se dresser, se tenir debout, ne plus être le mouton. Tout cela naît de ce pouvoir symbolique et sacralisé du mythe ancré dans ces événements, ces expériences douloureuses.

La Révolution américaine offre un exemple contraire parce que grâce à cette révolution les Américains ont mis fin au régime d'intolérance britannique et de privilèges dont ils étaient victimes et dont ils se sont libérés par la suite par un acte mémorable appelé Révolution de 1776. C'est pour cela que les Américains ont dressé des monuments à la mémoire de cet acte fondateur de leur nation. Encore une fois, ce n'est pas quelque chose de simplement rationnel, c'est toujours quelque chose qui trempe profondément dans l'émotion. On pourrait prendre plusieurs exemples comme celui-là. L'exemple de la Révolution française de 1789 est exactement l'équivalent de la Révolution américaine. Cela correspond à la vision de la sacralité profane.

Si la vision de la sacralité religieuse semble très différente, elle ne l'est pas tant que cela.

L'origine des grands mythes chrétiens, par exemple, est associée à un ancrage formidable qui est la naissance et la mort du Christ. C'est l'événement fondateur de la chrétienté et des grands mythes qui la composent. Vous voyez que c'est un peu le même schéma historique, le même schéma sociologique. D'ailleurs, cela se rapproche d'une autre manière, c'est que dans l'histoire des nations à partir des peuples, des sociétés et des empires, à partir du début du Moyen-âge, les grands mythes étaient toujours fondés sur l'idée qu'ils s'incarneraient dans des personnages, l'empereur ou un dictateur quelconque, un chef d'armée, mais qu'on disait toujours envoyé de Dieu, envoyé par la Providence. Alors, encore une fois, c'est un peu le même schéma. Le sacré n'a pas la même origine, il n'a pas la même texture, mais c'est le même schéma, sou tenue de grands mythes qui encore une fois se rejoignent. Dans la mythologie chrétienne, ce sont des mythes qui prêchent la générosité, la dignité de la personne humaine, qui prêchent l'égalité, la liberté, l'autonomie individuelle. Vous voyez qu'il y a une parenté considérable entre la trame séculière de la mythification, de la naissance des valeurs, et la trame religieuse. Dans l'ensemble, on peut observer la présence de ces processus dans l'histoire de pratiquement toutes les nations et même avant leur apparition dans une période très ancienne.

Qu'est-ce que ces grands mythes fondateurs qui ont soutenu et propulser le mouvement des nations deviennent aujourd'hui ? Quand même les nations n'ont pas donné que des génocides, il y a tout un côté positif dans l'histoire des nations qui est extrêmement louable et très noble. La démocratie, la liberté, la notion d'égalité et des luttes pour l'égalité, sont nés dans le créneau des nations. Cela serait sans doute exagéré de dire que toutes les nations les ont créé de façon directe et littérale, mais au moins ce que l'on peut dire, c'est que les nations ne les ont pas empêchées. Mais entre les deux, il y a un jugement qu'on ne peut poser pour dire que les nations ont favorisé le développement de ces grandes valeurs.

Aujourd'hui, où est-ce qu'on en est avec ces grands processus ? À quoi est-ce que cela aboutit ? Est-ce que cela a un avenir ? Je vais vous résumer en quelques mots ce que j'ai à dire là-dessus. Évidemment, la nouvelle donnée c'est la mondialisation. La nation a tracé son parcours comme entité autonome dans sa plénitude alors que la notion de mondialisation n'existait pas. L'État-nation était autonome et elle avait un pouvoir de choisir elle-même son destin. On ne peut plus affirmer la même chose aujourd'hui à cause de la mondialisation. Les États ont perdu des pouvoirs à cause des multinationales. Leur marge de manœuvre s'est restreinte considérablement et les nations, également au plan culturel, ont dû s'ouvrir à des apports culturels qu'elles ne contrôlaient pas et qui viennent de la mondialisation, portés par des vecteurs qui n'existaient pas auparavant; ce qu'on appelle les réseaux sociaux, internet, etc., que vous connaissez bien et qui sont venus bousculer l'équilibre symbolique des nations et non seulement réduire le pouvoir des États comme tel. La mondialisation, cela s'est aussi traduit par les migrations, dont l'introduction dans les sociétés qui étaient jusque la homogènes ou qui se définissaient comme homogènes et qui tout à coup doivent revoir leur vision d'elle-même, doivent revoir la définition qu'elles se sont données d'elles-mêmes, depuis l'origine de leur histoire.

C'est un processus qui est extrêmement difficile parce qu'il y a de fins équilibres symboliques extrêmement puissants qui se sont installés, qui ont incrusté les mentalités, qui ont pénétré les identités, non seulement collectives, mais aussi personnelles, qui ont nourri les motivations à partir desquelles les jeunes rêvaient à leur avenir ou désiraient faire ceci ou cela dans leur vie. Alors, on s'aperçoit qu'à cause des droits que les nations ont elles-mêmes inventés, c'est-à-dire l'égalité, les droits des citoyens, qu'on a célébrés dans une charte, etc., les nations doivent traiter les nouveaux venus de manière équitable; c'est-à-dire, de manière aussi juste que sont traités les membres de la nation qui sont les héritiers des fondateurs. Cela remet en question un tas de vieux équilibres, les mythes nationaux. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? L'idée par exemple qu'au Québec nous sommes motivés par l'événement de la Conquête, par le sentiment que nous avons le devoir de se libérer des vestiges du colonialisme que nous avons subi et des autres formes de dépendance. On s'aperçoit que tout cela ce sont des histoires de Canadiens-Français. Ça ne concerne pas les immigrants, ils n'étaient pas là. Ils arrivent avec leur propre histoire, leurs propres mythes, leur propre mémoire, leurs propres aspirations, leurs traditions, etc., qu'il faut respecter. De quel droit affirmerions-nous que notre histoire est supérieure à la leur et qu'il faut la marginaliser, la supprimer, la rendre au silence ? Nous sommes obligés de penser à des formes d'accommodements, de compromis, d'alliances équilibrées à l'aide desquels on pense pouvoir préserver ce qu'il y a de vraiment essentiel dans la culture de notre nation tout en permettant à ces nouveaux venus de garder un lien avec leur propre culture. Mais, bien sûr, en retour, avec un engagement que ces nouveaux venus s'intègrent dans leur nouvelle société, dans la société d'accueil. C'est cela les grands paramètres à partir desquels on peut réfléchir aux nouvelles relations à établir entre la société d'accueil et les immigrants.

Il y a des nations qui réagissent très mal à cela. Prenez l'exemple de la France, je crois que c'est l'exemple d'une nation qui réagit très mal. La France a décidé qu'elle se repliait sur ses vieux mythes républicains, ces vieux mythes qu'elle a mis en place après la Révolution française, et qu'elle n'en dérogerait pas. Elle décrète que ses mythes sont universels, que c'est bon pour tout le monde et que les immigrants qui entrent en France doivent y adhérer et s'engager également dans ces vieilles configurations symboliques. Cette attitude ne laisse pas beaucoup de place pour la culture que ces immigrants introduisent en France. À mon avis, c'est l'exemple à ne pas suivre. Qu'est-ce que cela va donner en France s'ils maintiennent ce pari là ? C'est quitte ou double, ou bien ça va passer ou ça va casser. Déjà on peut voir des signes d'explosion parce qu'il y a beaucoup d'immigrants qui refusent de sacrifier totalement leur culture, qui sont désireux de s'intégrer bien sûr et d'adhérer aux valeurs de la société d'accueil, mais pas au point de supprimer entièrement l'héritage culturel dont ils sont porteurs. Pour plusieurs de ces immigrants, le prix à payer c'est d'être rejetés de la société, d'être marginalisés et d'être victimes d'exclusion sociale. On le voit dans les banlieues populaires où c'est plein de tensions, il y a même des endroits où les policiers français ne peuvent plus aller. Est-ce que c'est vraiment vers ce modèle qu'une société sage veut s'orienter ? Je crois que non. Je pense plutôt que c'est le modèle à éviter.

D'un autre côté, il ne s'agit pas pour une société d'accueil de renoncer à ce qu'elle est et de laisser carte blanche aux immigrants comme dans une cafétéria. La culture de la société d'accueil a des droits également et d'ailleurs, il est nécessaire que la culture de la société d'accueil survive parce que c'est l'élément principal du fondement symbolique de la société dont je parlais tout à l'heure. Prenons l'exemple de la Turquie. La philosophie turque c'est d'assimiler complètement. Cela se fait bien sûr, mais cela se fait de façon très autoritaire; cela se fait de façon dictatoriale, au prix de la liberté. Encore là, ce n'est pas un exemple à suivre.

Prenez l'exemple du Japon, ce pays est dans une situation assez extraordinaire. C'est un des pays les plus homogènes au monde. Ce n'est pas par hasard. Le principal mythe national au Japon, c'est que leur grande réussite et ce qui leur a permis de dominer l'Asie avant l'émergence de la Chine, c'était leur homogénéité. Pour eux, c'est la condition de toutes leurs vertus collectives. Le malheur c'est que présentement, à cause de la mondialisation, cela a diffusé au Japon des modèles que nous connaissons bien. Par exemple, pour ce qui est de la condition de la femme, les Japonaises veulent beaucoup moins avoir des enfants, elles souhaitent beaucoup moins se marier, elles veulent faire carrière. Donc, elles suivent les modèles que la mondialisation a diffusés. Le résultat c'est que le taux de fécondité du Japon est pratiquement jugulé depuis une quinzaine d'années. Si cela continue comme cela, d'ici trente ans, si rien n'est changé, le Japon va perdre le tiers de sa population. C'est quand même assez inimaginable. Le Japon est pris dans cet étau de comment maintenir leur position dominante en Asie et dans le monde, tout en évitant de s'autodétruire démographiquement, socialement et économiquement.

Quel est le moyen qui s'offre aux Japonais ? Ce serait d'ouvrir les frontières à l'immigration, sauf que là tout de suite, il y a une résistance incroyable à une perspective comme celle là parce que cela trahit tous les grandes vertus, toutes les grandes valeurs fondamentales de la culture japonaise. C'est extrêmement intéressant à observer pour quelqu'un de l'extérieur. Par ailleurs, les Japonais observent aussi des sociétés dont ils pourraient apprendre quelque chose et ils ont choisi d'étudier l'exemple du Québec. Ce qui les intéressent dans le cas du Québec, c'est qu'ils se disent : Dans les années 1960, le Québec était une société traditionnelle très homogène et puis, en l'espace de cinquante ans, c'est devenu une société qui s'est ouverte largement à l'immigration et à la diversité tout en préservant ce qu'elle est. Le Québec est demeuré une société francophone, les valeurs fondamentales qu'ils ont toujours cultivées sont toujours là, elles ont été bien sûr réadaptées, accommodées, mais néanmoins, il y a une grande continuité qu'ils ont réussi à préserver avec leur héritage, leur histoire, etc. Il n'y a pas eu de rupture ou d'explosion de l'identité québécoise. Alors les Japonais se disent : « Mais comment ont-ils fait ? » Ils sont très angoissés les Japonais.

Vous voyez comme cela crée des situations extrêmement difficiles. Si vous regardez les pays d'Europe qui étaient en général des pays très démocratiques, très ouverts et très tolérants, le noyau musulman passe très mal partout. C'est pire dans certains cas que dans d'autres, mais à la base c'est la même chose. Le phénomène musulman provient de mouvements de population qui ont été engendrés par la mondialisation. On voulait importer des travailleurs qu'on pouvait sous-payés et cela a fait boule de neige.

Aujourd'hui, ces pays se retrouvent dans une situation très difficile. Ce ne sont pas les seules d'ailleurs. Le Québec c'est la même chose, le Canada anglais, les États-Unis, c'est la même chose.

Pour ce qui est du Québec, il y a des visions très pessimistes concernant l'avenir de notre collectivité et de sa culture, de nos traditions, de notre héritage, l'avenir de nos mythes nationaux, l'avenir même de notre dynamisme dans le monde des affaires, dans le monde de la culture. Un certain nombre de Québécois pensent que c'est fini, qu'à cause de la mondialisation, de l'immigration, de la diversité, ça va nous transformer, ça va annihiler ce que nous étions, ça va nous enlever le goût de l'avenir, ça va nous jeter dans une dépression. Certains d'ailleurs prévoient le nombre d'années. Jacques Godbout a parlé de 60 ou 80 ans. C'est terminé. Mme Lise Payette a fait un documentaire qui s'appelait : « Disparaître ». Il y a quelques semaines, La Presse a demandé à un sociologue québécois une réflexion sur l'avenir du Québec. Selon lui, le Québec n'a pas d'avenir parce que le monde est engagé dans une telle transformation qu'on ne voit pas comment il pourrait survivre là-dedans comme culture distincte et cohérente, multiculturelle et dynamique, etc. C'est ce que faisait valoir cette réflexion parce que toutes les bases de ce qu'on pouvait appeler fondements symboliques sont en train de fuir. Il donnait des exemples dont vous penserez ce que vous voudrez et je fais la même chose. « La distinction homme-femme est en train de s'effacer, les robots vont prendre le pouvoir, la distinction entre l'humain et l'animal serait presque déjà disparue, les vieux ne sont plus respectés, il faudrait s'en débarrasser, les enfants n'y pensent pas encore, mais cela pourrait venir. » Bref, c'est catastrophique. Je vous dis tout de suite que je ne mange pas de ce pain là parce que c'est très loin de ma vision de l'avenir du Québec.

Ce que je crois, c'est que le Québec est présentement engagé, comme toutes les nations d'Occident et plusieurs nations à l'extérieur de l'Occident, dans un face-à-face avec la mondialisation qui devient de plus en plus présente, de plus en plus active et puissante, et contre laquelle on ne peut rien. On ne peut pas contrôler le mouvement, l'influence des facteurs culturels d'origine planétaire. On ne sait pas d'où cela vient, on ne connaît pas l'adresse où l'on pourrait frapper. Nous sommes impuissants devant cela et ça c'est exact. Mais est-ce que cela veut dire qu'on ne peut rien faire ? Ce que je pense, c'est que le Québec comme toutes les autres nations, va vivre probablement au cours des 10 à 20 prochaines années, une période de transition qui comme toutes les périodes de transition sera accompagnée d'insécurité, d'incertitudes. Ce ne sera pas très agréable parce que nous sommes engagés dans des mouvements dont on ne connaît pas bien la direction et sur lesquels nous n'avons pas de prise. Donc, c'est très désagréable pour une nation, mais en même temps j'ai une confiance qui n'est pas aveugle, mais un peu instinctive, parce qu'on ne peut pas démontrer ces choses-là scientifiquement. J'ai une confiance dans les ressorts collectifs de la culture québécoise parce que nous sommes une petite nation qui est née et a grandi dans des conditions extrêmement difficiles. Il faut bien s'en pénétrer, il y a quelque chose de miraculeux dans notre parcours. Petite nation, nous sommes nés d'une petite population jetée sur les rives du Saint-Laurent au milieu de l'hiver à côté de ce qui allait devenir la plus puissante nation au monde et dominé par le colonialisme britannique qui était la première puissance militaire et commerciale du monde.

Nous avons été dominés économiquement par le capital anglo-saxon. Quand j'étais jeune garçon, notre père, le dimanche, nous amenait voir le quartier des contremaitres des compagnies de pâtes et papiers pour nous montrer de belles maisons. Mon père était un parfait Canadien-Français pas très conscientisé, pas marxiste du tout, il n'y avait pas de grandes réflexions sociologiques en dessous de tout cela. Dans l'ensemble du Québec, il n'y avait pas de réflexion sociologique à cette époque. Je parle de la fin des années 1940 et du début des années 1950. Sauf que nous n'avions pas le même âge que notre père et très tôt on se disait : « Mais pourquoi eux ils ont des maisons comme ça? » C'est pour ça que je suis devenu sociologue.

Une autre dépendance dont il faut bien faire état, c'est celle à l'égard du clergé. Un pouvoir autoritaire dont le clergé a abusé comme tous les détenteurs du pouvoir quand ils ne sont pas limités par aucune forme de contrôle extérieur. Il y avait des bons prêtres aussi qui ont survécu dans notre mémoire et d'autres figures un peu moins sympathiques qui avaient choisi d'exercer un pouvoir de manière assez arbitraire, notamment sur les femmes. Cela fait partie de la mémoire du Québec francophone, cela fait partie aussi de la vie que nous avons vécue, de l'héritage que nous portons qui a fabriqué les générations qui nous ont précédés. C'est d'autant plus touchant et émouvant que ces générations ne se sont pas révoltées contre cela. Moi, mes parents n'étaient pas des gens révoltés.

Il y a aussi une autre veine dont il faut se rappeler et dont peu de gens se rappellent aujourd'hui. Une autre veine de notre passé qui nous a fabriqué culturellement, humainement et psychologiquement, individuellement et collectivement. Cela va vous étonner, mais c'est la période du défrichement et du peuplement qui a traversé toute notre histoire. Les défrichements et le peuplement ont commencé dans la vallée du Saint-Laurent au milieu du 17^{ème} siècle, mais au Saguenay, en Abitibi, en Gaspésie, puis sur la Côte-nord. Cela s'est terminé au début des années 1950. Les fronts pionniers qui étaient ouverts dans la région du Lac-Saint-Jean, à bonne distance du Lac. Ces nouveaux villages qu'on ouvrait après 1945-1950, à 20 ou 30 km des chemins, ces villages étaient des nids de misère absolument extraordinaire. On y vivait dans des conditions aussi primitives que celles des premiers habitants qui sont arrivés au Saguenay en 1840 ou les premiers Français arrivés pour défricher au 17^{ème} siècle. C'était exactement la même chose : les médecins n'y allaient jamais, il n'y avait pas d'école, pas de chemin. Il fallait qu'ils transportent sur leur dos tout ce dont ils avaient besoin. Ils avaient dix, douze, quatorze enfants. Ceux qui mouraient très jeunes étaient enterrés derrière le camp. Quand un prêtre finalement venait qu'à passer, on cherchait où étaient enterrés les enfants pour bénir leur sépulture. Ce que je vous raconte, c'est quelque chose qui a marqué la psychologie du peuple québécois.

Vous savez, la moitié des gens qui venaient au Saguenay pour défricher la terre abandonnaient, alors ceux qui réussissaient étaient des surhommes. Il n'y a jamais personne qui a parlé de cette grande misère. J'ai lu plusieurs romans qui relatent la vie rurale à cette époque, aucun n'en parle vraiment. La façon dont on décrivait les défricheurs de l'époque, c'était des croisés de Dieu qui allaient répandre la religion catholique sur de nouvelles terres. C'est pas cela que nous avons vécu. Je pense que nos écrivains du 19^{ème} siècle pour toutes sortes de raisons n'ont pas décrit ces phénomènes. Ils auraient pu le faire, mais ils ne l'ont pas fait. Même l'auteur de Maria Chapdelaine, Louis Hémon ne l'a pas vraiment fait. Il a anobli le rôle

d'Eutrope Gagnon dans son roman, etc. Il en a fait des héros de la France qui s'étendait outremer pour perpétuer nos vieilles traditions. C'était magnifique.

Alors aujourd'hui, il y a une espèce de révolte qui subsiste chez ces gens là, cette génération là. Mais ce n'est pas juste à l'état de la révolte, moi je crois que c'est dans la mémoire de notre culture. C'est une expérience difficile, douloureuse, extraordinaire, qui marque une population, mais ce n'est pas notre lieu d'ancrage parce qu'il n'y a pas d'entreprise de commémoration qui se sont emparées de cela pour en tirer des valeurs dont on aurait pu nourrir nos identités et qu'on aurait pu célébrer dans des rituels. On aurait pu célébrer des héros, pas ceux que le clergé choisissait parce que c'était un bon membre de la Ligue du Sacré-Cœur à qui on faisait porter le glaive le jour de la fête du Sacré-Cœur. Ce n'est pas ça du tout. La religion n'était pas là, ils n'avaient pas de curés, mais ils étaient quand même catholiques.

Je pense que cela aussi fait partie de notre expérience collective qui a marqué les Québécois, souvent sans qu'ils le sachent ou qu'ils s'en rendent compte. Selon moi, c'est l'une des raisons principales de l'individualisme des Québécois parce que ces gens ont appris à se débrouiller tout seul s'ils voulaient survivre. Ils ne pouvaient pas compter sur personne. Leur individualisme était une raison de survie, ce n'était pas un choix culturel. Un individualisme mêlé à du communautarisme parce qu'ils ont réalisé que travailler ensemble ça les aidait plus que s'ils étaient seuls.

C'est une de mes thèses que la culture francophone au Québec est un mélange d'individualisme et de collectivisme ou de communautarisme. C'est pas juste du communautarisme et des coopératives, etc., mais ce n'est pas juste non plus des entrepreneurs qui réussissent à l'échelle internationale. Je pense que c'est beaucoup plus compliqué que cela. La foi que j'ai dans l'avenir du Québec est fondée là-dessus. Ce sont des ressorts extrêmement puissants pourvu qu'on les explicite, qu'on les commémorent, qu'on les diffuse et qu'on les inculque aux jeunes. Ce n'est pas vraiment ce qu'on fait présentement. Nous avons un exemple qui devrait nous rassurer, à la Révolution tranquille, c'est un peu ce qu'on a fait. Nous avons transcender les trois dépendances que nous avons. On a fait ça collectivement. Regardez la période d'énergie que cela a suscitée, une période d'ébullition, d'effervescence qui a suivie, une énergie collective extraordinaire. C'est le propre du mythe que de dégager de l'énergie. Évidemment, l'énorme chantier de la Révolution tranquille est terminé, ce que ses mythes pouvaient donner, ils l'ont fait. Ils ont accompli ce pour quoi ils avaient été conçus. On ne va pas maintenant galvaniser les Québécois avec l'idée qu'ils sont capables de réussir en affaires, avec l'idée de la décléricalisation; on ne va pas les soulever avec l'idéal de la modernité ou qu'il faille faire du rattrapage parce que nous sommes en retard, ou avec l'idée que nous sommes inférieurs aux Canadiens-Anglais. C'est régler tout ça, les mythes ont fait leur travail.

Nous sommes dans une situation où il faudrait créer d'autres mythes pour relancer notre société. Pourquoi est-ce que nous serions incapables d'en créer d'autres aujourd'hui ? Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas aujourd'hui, ressouder avec les ressorts, les ancrages, que je viens d'évoquer ? Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas les retendre à nouveau en les exploitant dans des directions différentes qui seraient plus en accord avec la société dans laquelle nous vivons et les difficultés que nous avons à surmonter, les espérances et les rêves que nous pouvons avoir dans le monde d'aujourd'hui ?

Nous, les intellectuels de mon âge, il faut faire très attention quand nous disons que les jeunes sont décrochés, qu'ils sont dépressifs et qu'ils ne croient plus à rien. Il faut faire attention parce que la mondialisation a séduit un sacré paquet de jeunes au Québec. Si vous regardez dans votre famille ou votre entourage, observez combien ont des carrières internationales. Il y a plein de Canadiens-Français qui ont été emportés dans le vaste monde parce que ça les séduits, parce que ça les a mordus. Ils se sont dit : « On va jouer sur une plus grande patinoire. » Ils vont jouer avec les mêmes ressorts qu'ils ont appris dans nos familles, ils vont puiser leur énergie dans les mêmes ancrages, dans la culture qui les a fabriqués. Il ne faut pas se déprimer de voir qu'une grande partie de nos jeunes désertent le Québec pour aller travailler à l'échelle du monde. Il faudrait s'en réjouir, cela fait partie de notre succès collectif, de ce que nous sommes, de ce qui s'est préparé doucement sans qu'on s'en rende compte au cours de notre histoire à partir des expériences que nous avons vécues à même la souffrance que nous avons eue et à même les efforts que nous avons faits pour les surmonter, pour en faire quelque chose de positif, de beau et de noble.

C'est un message d'espoir que je livre. En raison de la nature de la nation que nous sommes, nous sommes peut-être les mieux préparés pour tirer profit de la mondialisation et en faire quelque chose d'autre en dépit même de la mondialisation. Je ne suis pas en mesure de vous dire par quel chemin cela va se faire parce que cela suit des parcours discrets, souvent inaperçus, qu'on ne perçoit qu'après coup. C'est un acte de foi qu'il faut faire et se transmettre plutôt que de se faire mal et de dire que nous sommes incapables et que nous n'avons pas d'allure. Il sera toujours le temps de se le dire.

Moi, je pense que pour réconcilier les gens de la société d'accueil et les immigrants et les minorités ethnoculturelles, c'est une réconciliation sur les éléments les plus fondamentaux de notre culture, des uns et des autres. C'est-à-dire les valeurs universelles sacrées dont nos cultures sont porteuses. C'est pour cela que je pense que le pluralisme ne détruit pas l'histoire et la mémoire francophone. Le pluralisme ne nous oblige pas à renoncer à ce que nous sommes et à l'héritage que nous portons à la condition de retenir de cet héritage ce qu'il y a de vraiment essentiel. Et ce qu'il y a d'essentiel que porte un héritage, c'est ce qu'il va transmettre aux descendants et à la postérité, ce sont les valeurs qui en émergent. Alors les valeurs comme réalisation, comme combat, comme aspiration, des valeurs comme désir de réparer l'envers des valeurs que l'on célèbre parce que vous savez qu'une société comme l'Allemagne par exemple, lorsqu'elle a pris conscience des crimes qu'elle a commis, s'est dit : « Plus jamais ! » Elle va transformer cet héritage en vertu.

Je pense que c'est l'héritage principal que nous devons préserver de notre passé et sur cette base tous les héritages peuvent se combiner. Les immigrants entrent au Québec avec leur culture et leur héritage et quand on regarde l'essentiel de cet héritage, ce sont des valeurs dont ils sont porteurs. J'ai parlé avec beaucoup d'immigrants qui venaient de différents pays et qui me parlaient des raisons pour lesquelles ils avaient voulu quitter leur pays pour s'en venir ici, le travail était déjà tout fait. Souvent c'était des gens qui cherchaient la liberté, l'égalité, une société de droits. C'est sur ce fondement là qu'il faut travailler.

Je connais au moins trois enquêtes qui ont été faites sur l'intensité de l'adhésion à nos valeurs fondamentales au Québec. Alors les valeurs qui étaient choisies c'était la démocratie, la liberté et l'égalité sociale. Ils ont interrogé des gens de tous les groupes ethnoculturels y compris des francophones de la société d'accueil et, c'est chez les immigrants que l'adhésion à ces valeurs étaient la plus forte, plus que parmi la société d'accueil. Cela déconstruit la plupart des préjugés envers les immigrants qui ne voudraient pas s'intégrer. Chez ceux qui ne sont pas encore convaincus de ces valeurs, il faut prêcher à partir de notre héritage, à partir de l'exemple collectif que nous pouvons donner, de l'intérêt, du bienfait qu'on peut retirer de ces valeurs, de l'épanouissement que cela peut produire chez les individus. En même temps, cela nous enseigne une leçon importante : Soyons le plus fidèles possible aux valeurs que nous professons. Lissons-les transpirer dans nos actes et nos comportements collectifs, au niveau politique, etc.

Un élément de ma théorie sur les mythes, c'est que dans une nation, il y a deux types de mythes. Il y a ce que j'appelle les mythes directeurs qui sont défini à l'échelle de la nation et pour le long terme. Par exemple, au Québec, l'idée qu'on ressent le devoir de défendre la survie de notre culture, ça c'est un mythe directeur, et ensuite l'idée qu'il faut lutter pour notre affranchissement, pour notre redressement collectif, pour la liberté, donc nous libérer du colonialisme et des dépendances que nous avons subies. Ça c'est un autre mythe directeur. Mais à l'extérieur des mythes directeurs se crée périodiquement ce que j'appelle des mythes dérivés qui eux sont créés pour le court terme, pour affronter les défis de l'heure, du contexte. Ce sont ces mythes dérivés qu'il faut redéfinir périodiquement. Par exemple, lors de la Révolution tranquille, nous n'avons pas fait de rupture radicale contrairement à ce que le monde pense. Nous avons retravaillé les grands mythes directeurs et nous en avons fait des applications différentes et les mythes dérivés qu'on a créé pour servir ces deux mythes directeurs ça a été : « l'autonomie politique du Québec », « la modernité », « la laïcité », « l'américanité », etc. Ce sont tous des mythes contemporains de la Révolution tranquille, mais qui sont tous articulés aux deux grands mythes directeurs que j'ai énumérés et qui eux ont survécu parfaitement. Sauf que la Révolution tranquille a été, comme toutes les révolutions, formée de composantes de changements, parfois radicaux, et d'une composante de continuité qui faisait que notre société n'éclate pas.

Alors créé de nouveaux mythes, je voulais dire retravailler nos mythes directeurs pour en tirer de nouveaux mythes dérivés pour la situation dans laquelle nous nous retrouvons maintenant. En 1960, c'était la même chose, on voyait bien que les recettes sur lesquelles nous vivions n'étaient pas adaptées à la société où nous étions entrés. Une société qui allait devenir postindustrielle où les compétences étaient extrêmement importantes, etc. Alors nous avons créé des mythes dérivés pour s'assurer que nos mythes directeurs pouvaient continuer à produire leurs effets. Maintenant, il faut faire la même chose.

Propos recueillis par Yves Carrier